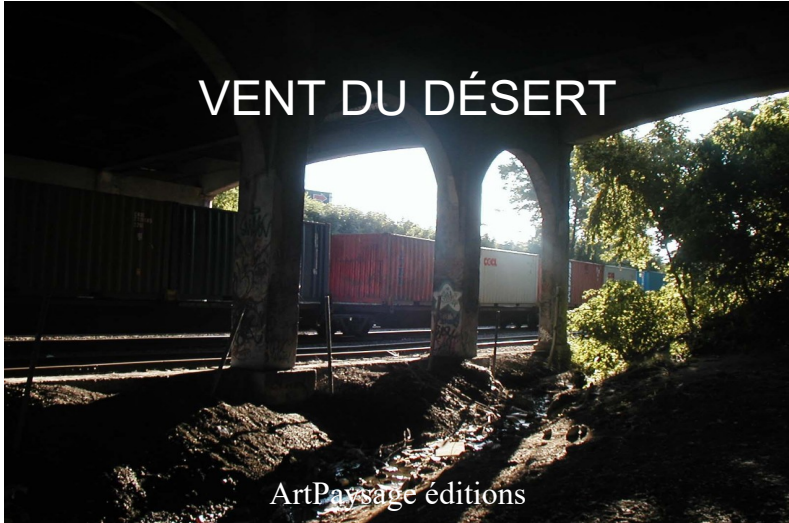


Claude Paré

VENT DU DÉSSERT

ArtPaysage éditions



Sur un train de marchandises
Assis, filant, en ma voix
Les paysages arrachés

Hurlaient
Les habitants de ces îles
Ventres attachés à leur terre

Sur ces plaines désunies de l'eau
Au pourpre du vent
Figures de boue sèche

Voir ces cendres vivantes
Alors que transpirent
Les montagnes de déchets qu'ils grattent

Où luit
Un vers putride
Qui se tord sous le soleil

Ces ombres passent voiles grises
Sous le ventre du ciel
Tendues au vent qui les effiloche

Suivant la ligne souple du rail
Le paysage décédé
Vends sa lumière

Ils battent les draps d'ordures
Avec les bras de la faim
En vagues de nourriture

Déployant au levant
La chemise des jours
Tachée de sang

Dans ma gorge
Toute l'eau qu'ils n'ont pas bue
Ôtés des puits dépeuplés de leurs souvenirs

Tendre mes mains
Pour former ce berceau
Qui accueille cette eau

Donnée en vain aux lèvres
Du vent qui partage le paysage
Enlacé à leur chair que rien n'étreint

Je suis la source
Qui imagine le désert
Luisant de l'éclat constant du désastre

Leurs visages regardent cette terre
Ils raclent leurs ventres pendant le jour
Alors que la marchandise s'allie à la lumière

Qui disparaît au vent
Qui fait résonner en soi, en vain
Leur chant desséché

Ils supplient le ciel
Sur l'onde des miracles morts
Leurs dents rompues

Sur la rive d'un Océan de sable
D'où suinte le rire des charognes
Accrochées aux récifs mobiles

Ils parcourent ce qui tue
Et offrent au vent
La ligne dépecée de leurs sourires

Ils attendent ce don
De l'eau ce crépitement de mirages
De l'air ces ailes d'images

Sur le ciel entubé d'ozone
La nourriture prescrite des couleurs
S'éteint d'un coup dans leur gorge

Il leur faut parcourir cette plaine
Où aucune eau n'attend leurs doigts
Au bout d'un chemin qui s'efface

Et tourner mille fois
Dans la bouche le goût de miel d'une joie
Perdue à l'instant attachée aux fils du ciel

Pour toucher en soi, non pour la dernière fois
Ces os rompus par la marchandise de la mort
Passant sur ces trains glissant sur la lumière

Une aube pourrait venir
Là, au creux de soi
Pour tuer ce qui enlève

Si l'Océan n'était pas salin
Et cette Terre emplie d'armes rouillées
De larmes évaporées

Si des Îles de lumière
Étaient au bout de leurs coeurs battus
Rompus du blé qui ne germe qu'en mourant

La plus petite part du monde
Est un arbre
Où se pend le mirage du soleil

Quand le salin
En la bouche pulse
Un chemin ouvre leur ventre

Ils tiennent contre leurs côtes
Cette cuillère d'argent qui ne contient
Qu'un éclat aveuglant

Point lumineux qui ne désaltère
Ligne lancée d'une soif d'infini
Vibrante vague d'images sans rives

Alors avancer
Sans ombre
Dans un jour qui a tué mille fois

Et se rompre
Au bord d'une goutte d'eau
Au plus près du nacre des os

Se casser sur le silence
Du vent qui ne hurle plus
Creuser au-delà des puits le sable des doigts

Succédant à l'hier
Ils ne parlent plus
Qu'à travers les signes sur les boîtes

Ils attendent
L'aurore
Des bêtes lèchent leurs plaies

Couchées à côté d'eux
Dévorent l'eau
Qui perlait dans leur souvenir

Ce désert est la main
Qui se tendait pour acheter
Ces détritiques qui résonnent

Formant cet Océan
Sans sel
Où ces bêtes luisent

D'avoir en leur bouche
Tous les jours vendus à l'abîme
Os qui perceront leurs ventres

Parler
Au bord de la ligne de ce rivage
Revenir

Entre les mains des îles
Entouré d'un Océan
De bêtes étranges et mortes

Incendiées d'argent
Aux couleurs disparues
Dans l'ébène des nuages

Donner
Le sel d'une plage
À ces fruits qui mordent l'air

De leur ventre
Rassasiés d'images
Faire surgir la pulsation lente de l'eau

Colorer les doigts
D'une faux de lumière
Pour hacher le déchet de la mort

Se perdre
Pour allumer le destin
De ces îles amarrées au sang

Et luire entre leurs dents
Ne plus peser le temps
Entre deux sons, ne plus vendre sa voix

Dormir, apaisé
Sans soif, de cette eau disparue aux puits
Où leurs mains sont tombées

Signer sa mort
Oui ces îles existent
J'ai entendu leurs ruisseaux

Goûter en soi
Cette eau simple
Que j'ai parcouru

Alors que les trains
Décédaient les frontières
Broyant le noir de la nuit

Une voix limpide
Pulse
Dans des voiles de craie

Pour dire
L'Océan s'enfle
Des eaux rompues de leurs vies

Le vent allume
Un feu d'aube un signe
Sur l'eau volant qui hurle

Ce sang, oui tout ce sang
Se répand
Dans le ventre vide d'un enfant

Accrochés au ciel
Par des fils de lumière
Mille crayons

Dix mille crayons
Cent mille crayons pointent le sol
Et n'ont pas encore écrit

Ces vagues
Îles à leurs bouches
Ces rivages sans soif

Puisant
De leurs corps en nage
Les couleurs du jour

Unies à leurs yeux
Ils parlent ensemble
Et vivent ce chemin

Où s'illumine
Le paysage
Né de leur mémoire

Pulsant
Océan
Joie

Îles peuplées d'un chant
Qui soulignent
Chaque ligne de leur peau

Chaque image
Retenue entre leurs mains
Et les voiles lancées

Sur un chemin d'eau
Dissolvant une autre fois
Et la mort et le vent

Pour réunir entre les vagues
Leurs visages de sel
Qui auront été creusé dans l'infini Océan

Vent du désert est une poésie qui décrit un voyage dans ce lieu aux confins de notre monde où se vit la faim, la soif et l'impossible espoir. Ce poème prolonge la suite poétique *Pick-Up Sticks*, une oeuvre poétique inspirée du paysage de la track est-ouest de

© Claude Paré 2006